

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les colporteurs, gens à la fois très hardis et très habiles à dissimuler, sont des marcheurs infatigables. Déguisés en marchands ambulants, avec une pacotille de bibelots et d'étoffes grossières, ils viennent chercher à l'imprimerie les journaux, brochures ou proclamations, qu'ils dissimulent avec une adresse surprenante dans les plis des étoffes qu'ils colportent. Puis ils partent, parcourant à pied les plus grandes étendues de chemin et s'arrêtant dans les villages pour y vendre quelques objets.

Ils traversent ainsi l'Allemagne et franchissent en véritables contrebandiers les lignes de la douane russe, pour traverser sans se faire connaître, la Pologne, où ils seraient mal accueillis par un peuple dont le patriotisme et la foi catholique excluent toute participation aux menées ténébreuses des révolutionnaires russes. Ce n'est qu'en Russie que les colporteurs nihilistes commencent à accomplir leur besogne. On voit alors le marchand sortir furtivement d'entre les plis de l'étoffe qu'il vend, les imprimés qu'il distribue dans les chaumières; et les paysans russes, obéissant en aveugles, à une tradition étrangement enracinée dans toutes les classes de la société, qui oblige le sujet le plus dévoué à ne jamais dénoncer un conspirateur, laissent s'éloigner tranquillement l'émissaire des assassins du tzar qu'ils adorent.

Tandis que ceux des conspirateurs qui sont investis d'une autorité quelconque, vivent assez largement, la plupart des nihilistes réfugiés à l'étranger, sont sans autres ressources que celles allouées par les comités locaux. Ils logent par groupes de 4 ou 5 dans des chambres qu'ils meublent de la façon la plus primitive. Un ou deux lits en fer, une table, un réchaud, et dans un coin les ballots tout ficelés, formant, avec quelques instruments de chimie et des livres spéciaux, le mobilier de faux étudiants.

Jusqu'à deux heures du matin, ils travaillent avec acharnement, soit à la rédaction de proclamations, soit à la confection de formules de chimie, soit enfin, manuellement, à des essais du même genre. A cette heure-là, ils se couchent; mais l'un d'eux veille pendant quelques heures, relevé dans cette faction par un des dormeurs dont il prend alors la place; et c'est seulement vers midi qu'ils sont réveillés par le dernier veilleur. Ils prennent alors en commun un repas dont le menu ne le cède en rien à celui des plus mauvaises gargottes. »

A nos lectrices.

Je viens vous entretenir, Mesdames, d'une découverte des plus utiles, et qui vous intéressera certainement. — Parmi les divers objets qui nous sont nécessaires dans le ménage, le linge est peut-être celui qui demande les plus grands frais et la plus constante sollicitude, car il est aussi difficile à entretenir, que coûteux à remplacer. L'admettre d'une blancheur douteuse, dans ses armoires ou sur ses tables, constituerait un moyen d'économie, mais qui ne peut être toléré par une femme jalouse de la propreté de son intérieur. Or, entre les cendres qui ne blanchissent qu'imparfaitement le linge, et la potasse, le chlore, l'eau de javelle qui le brûlent, nul, jusqu'ici, ne pouvait choisir.

Eh bien, Mesdames, après de longues recherches et des expériences répétées pendant des années, on

est arrivé à la découverte d'un produit qui présente les avantages les plus incontestés. C'est la **Lessive-Phénix**, dont notre Hôpital cantonal et l'Asile de Cery viennent de faire l'essai. Voici ce que nous lisons dans un rapport de l'Econome de ce dernier établissement :

« Outre la blancheur particulière donnée au linge et la suppression du dégrossissage, la **Lessive-Phénix** ne paraît pas devoir altérer les tissus comme les autres matières. A ces qualités s'ajoute un autre avantage, l'économie réalisée sur le combustible. Précédemment, le coulage du linge durait 10 heures, tandis qu'avec le nouveau procédé, 4 heures suffisent complètement. »

La quantité à employer varie suivant les cas. Pour les personnes habituées à l'emploi des sels de soude, mettre la même quantité du nouveau produit. Pour celles qui font usage de cristaux, mettre moins de moitié, c'est-à-dire 1 kilog. de Lessive-Phénix, au lieu de 2 1/2 kilog. de cristaux. Faire fondre dans l'eau bouillante, verser sur le linge, puis couler au cuvier ou dans les lessiveuses, comme avec les cristaux ou les sels de soude.

Lorsqu'on ne coule pas la lessive et qu'on fait simplement bouillir le linge, il y a grand avantage à employer cette préparation; il suffit d'en prendre 100 grammes pour 10 litres d'eau, de les faire dissoudre à l'eau bouillante, de jeter cette eau sur le linge et de laisser bouillir. Laver ensuite le linge comme d'habitude, dans l'eau de lessive, sans brosse ni savon. — **Voir aux annonces.**

Deux écrivains français, MM. Copin et Rissler, viennent de commencer la publication d'une série de récits de la guerre franco-allemande, qui ne peuvent manquer d'avoir grand succès. Le premier vient de paraître sous le titre : *Un Te Deum Alsacien*. Nous le reproduisons après quelques abréviations, vu le peu d'espace dont nous disposons. — La scène se passe dans la petite ville de M..., en Alsace, occupée par l'ennemi.

Un soir, à une heure assez avancée, le maître de chapelle Richter, qui demeurait hors de la ville, fut tout à coup appelé à se rendre immédiatement auprès de M. le curé. Ne pouvant s'expliquer ce qui était arrivé, et supposant quelque fâcheux événement, il prend son chapeau et sa canne, puis s'achemine à grands pas vers le presbytère.

Laissons maintenant parler les auteurs.

Le curé Schlegel était un beau vieillard de soixante-dix ans. Ses cheveux abondants étaient d'une blancheur de neige, et son regard dénonçait la franchise et la loyauté. Sur sa poitrine était attaché un petit bout de ruban rouge, digne récompense de cinquante ans de dévouement et de charité.

Le digne vieillard était curé de M... depuis plus de quinze ans, et il n'y avait pas un pauvre dans toute la paroisse qui n'eût à se louer de ses bienfaits.

Ce soir-là, le curé Schlegel était très pâle.

— Ah! c'est vous, mon bon Richter, dit-il au musicien qui entra en écarquillant ses petits yeux, pour mieux voir quelle étonnante surprise lui était réservée. Entrez, et refermez la porte derrière vous.

Richter exécuta de point en point les ordres du curé.

— J'avais bien besoin de vous voir, mon ami, reprit le curé, sous le coup d'une violente émotion dont il ne se sentait pas maître; j'avais bien besoin de vous voir pour causer.

Puis, serrant vivement les deux mains du maître de chapelle, il le regarda fixement et lui dit :

— Ah ! mon pauvre Richter, nous sommes bien malheureux.

Richter demeurait immobile, comme pétrifié.

— Tenez, lisez, Richter, continua le curé en tendant au musicien un petit carré de papier blanc. Voilà ce qu'un soldat allemand m'apporte de la place.

Richter prit le papier et lut :

« Par ordre du gouverneur de la place de M..., il est » enjoint au curé Schlegel, de l'église catholique de M..., » de célébrer, dimanche prochain, à midi, un *Te Deum* » en musique, en l'honneur de S. M. Guillaume, roi de » Prusse, de la famille Royale et des princes allemands » ses alliés. Les autorités civiles et militaires de M... » seront officiellement convoquées. »

Le maître de chapelle se laissa tomber sur une chaise, sans trouver un seul mot.

— Quelle honte ! quelle honte ! murmurait le curé.

— Eh bien ! reprit Richter sortant de sa stupeur, que comptez-vous faire, monsieur le curé ?

Le curé se tut un moment, puis, avec un grand calme, répondit :

— Obéir !

Richter se dressa, comme s'il fût mu par un ressort, et se tint droit devant le curé en crispant ses deux poings.

— Oui, obéir, continua le curé. Nous sommes à la merci de ces misérables. S'il ne s'agissait que de moi, peu importe ! Un vieillard de soixante-dix ans n'est pas un otage si précieux. A mon âge je ne suis plus bon à rien. Mais il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de la ville tout entière, qui est entre leurs mains ; il s'agit de nos frères, de nos concitoyens, dont il faut sauvegarder les familles et les intérêts. Nous chanterons le *Te Deum*, et c'est pour cela, mon bon Richter, que je vous ai fait avertir.

— Ne me demandez pas cela, dit Richter, je ne ferai pas cela.

— Richter, poursuivit le curé, j'ai dit comme vous en recevant cet ordre, et pourtant j'ai changé d'avis. Ce n'est pas l'homme, ce n'est pas le Français qui vous parle, c'est le pasteur. C'est le pasteur qui a charge d'âmes ; c'est le pasteur qui veut éviter l'effusion du sang ; c'est le pasteur qui veut la paix et la concorde. Un refus de ma part pourrait tout perdre, et voilà pourquoi j'ai compté sur votre concours.

— Eh bien ! soit. Quel morceau faudra-t-il exécuter ? murmura sourdement le musicien.

— Le plus court, dit le curé.

— Alors, comptez sur moi.

Le maître de chapelle sortit précipitamment du presbytère. Le curé se mit à prier, et celui qui aurait pu voir, dans l'ombre de la nuit, le visage du pauvre musicien regagnant son logis, eût aperçu deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Le dimanche suivant, à midi, l'église catholique de M... était envahie par le ban et l'arrière-ban de tous les traîneurs de sabre allemands. D'habitants de la ville, pas un. De toutes parts, des habits bleus à boutons d'or, des casques à chenille et des casques à pointe. Un siège doré avait été réservé par ordre, auprès du chœur, pour le gouverneur militaire de M...

Le curé fit son entrée dans le chœur, à la tête de son clergé. Il avait retiré le ruban rouge qui ornait d'ordinaire sa poitrine, et il avait revêtu une chasuble de couleur sombre en signe de deuil. Son visage était aussi blanc que son aube ; il semblait ne pas apercevoir la foule qui remplissait la nef, et ses regards étaient sans cesse tournés vers le crucifix suspendu au-dessus du maître-autel.

Quant à Richter, depuis le jour de son entrevue avec son curé, il avait disparu. Il s'était enfermé dans sa maison, avait cessé de donner ses leçons et consigné sa

porte aux visiteurs. Puis, le dimanche matin, il s'était habillé tout en noir, et avait pris un chemin détourné pour se rendre à son église. En un mot, il se cachait, comme un homme qui vient de commettre une mauvaise action. Enfin, au lieu de diriger le chœur derrière le maître-autel, comme d'habitude, il avait congédié l'organiste, en déclarant qu'il tiendrait l'orgue en personne, et il avait gravi en silence le petit escalier de pierre conduisant aux grandes orgues.

Midi sonnait lorsque le gouverneur von B... fit son entrée au milieu d'une escorte de soldats le sabre au poing. Les orgues firent entendre une mélodie traînante, et la cérémonie commença. Cérémonie lugubre, où les chants ressemblaient aux psaumes des morts, et la plainte des orgues aux soupirs des agonisants. Par ordre du gouverneur, le curé Schlegel chantait un *Te Deum* en l'honneur des princes allemands, et le brave Richter l'accompagnait sur son clavier !

Richter, pâle et fiévreux, pressait de ses doigts tremblants les touches d'ivoire, lorsqu'il sentit tout à coup un éclair passer devant ses yeux. Il rejette d'un mouvement de tête ses cheveux en arrière ; son œil, tout à l'heure presque éteint, s'illumine ; son corps se redresse, et ses doigts, à l'instant encore si incertains, se raidissent sur le clavier.

Les orgues languissantes rendent des sons de cuivre que les échos de la nef répercutent au loin. Tous les vieux vitraux en tressaillent.

Le curé Schlegel s'est levé avec tout son clergé, puis s'est mis en prières.

Quant à l'auditoire allemand, il s'entre-regarde, et paraît consterné. Un tumulte grandissant, une sorte d'épouvante se propage parmi ces spadassins. Le gouverneur en personne s'esquive de l'église comme si quelque divinité le pourchassait du temple.

Richter, le brave Richter, jouait sur les orgues la *Marseillaise* !

On crâno capitaino.

Quand l'est qu'on vâo bragâ dè sorta, faut être on bocon malin, po sè poâi reveri quand cein ne va pas coumeint on sè peinsâvè, sein quiet lè dzeins sè risont dè vo, et l'ont ma fâi bin résôn. Ma s'on a prâo boutafrou et qu'on aussè pas fauta dè ruminâ tota 'na vouarba po reveri son tsai, suivant coumeint cein va, on passè po on tot fin, et lè nianiou que ne lâi vayont què dào fû et dè la paille de fai, sè peinsont : respet por li !

Vaitsé z'ein iena, rappoo à n'on gaillâ dè clia sortâ, que m'a età contaie l'autro dzo pè la *Folhie d'Arî d'Agllio* :

L'étâi tandi n'écoula militère, que lè sordâ terivont pè lo stand. On capitaino que vouâtivè teri sè z'homo, ein ve ion, on nommâ Tireboutse, que ve gnâi dè manquâ dix coups dè suite.

— Eh ! tâdié ! se l'âi fâ lo capitaino, l'est 'na vergogne por mè d'avâi dein ma compagni dâi taborniau coumeint tè, que ne satson pas mi sè servi de n'arma. Baille mè vâi cé fusi :

Tireboutse lo lâi baillè. Lo capitaino tserdzè, eincrossè, merè, et... *flâââ* !... manquè la ciba.

— Vouaiquie coumeint te tirè ! tsancro dè tati-potse, se fâ âo sordâ. (Mâ cein n'étâi que n'estiusa, kâ lo capitaino avâi meri asse bin que l'avâi pu).

— Baille mè onco 'na cartouche ! se dit à Tireboutse. Et lo capitaino retserdze onco on iadzo, sè met ein jou, manquè, et lo dzingarè foitè remè.

— Et vouaiquie coumeint tirè cé daderidou dè Pataflan, ton bornican dè camerâdo, fâ onco le capi-